

Seuls au Clearview

Martin Faucher

Numéro 73, été 2018

Ducharme sans Ducharme

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88275ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Faucher, M. (2018). Seuls au Clearview. *L'Inconvénient*, (73), 28–29.

SEULS AU CLEARVIEW

Martin Faucher

Ils sont perdus. Ils n'en verront jamais le bout.

Ils marchent des journées entières dans la ville, sans but et sans reproche. Le temps est leur richesse, ils en ont plein les yeux, plein les poches. Ils le dépensent sans compter. Ils n'arriveront jamais à destination. Ils sont déboussolés, apatrides. La terre grouillante de mille et un petits insectes fantastiques, là, sous l'asphalte des parkings où dorment des chars rutilants barrés à double tour ; l'air du temps, présent et passé, car le futur n'existe pas ; les nuages mollassons, aux formes sans cesse renouvelées d'animaux ; les arbres aux grands bras qui veulent saisir tout le bleu du jour qui n'est pas plus pur que le fond de leur cœur ; tous ces fruits, ces fleurs, ces branches et cette herbe à poux qui foisonnent dans les cours arrière de stations-service fréquentées par des truckers esseulés, des chauffeurs de taxi insomniaques et des livreurs de pizza affamés ; les parcs verdoyants des riches quartiers des Anglais où l'on n'ose s'asseoir ; les craques des trottoirs poussiéreux dans les quartiers de jobbeux d'où surgissent entre les botches de cigarettes, la garnotte et les sacs de chips écrapoutis des semblants de brins d'herbe et d'héroïques pissenlits jaunes ; tout ce merveilleux, invisible à celui qui va, marche ou roule trop vite, à celui qui est mû par un trop-plein d'efficacité, appâté par des rendements boursiers faramineux, est leur ami, pour la vie.

Fluviaux dans l'âme (sans doute étaient-ils du plancton, des marsouins, des hérons ou des moussaillons dans une vie antérieure), ils errent aux environs du port, là où ça sent fort le houblon de la Molson, là où des crapets-soleils viennent s'échouer le ventre en l'air parmi des nappes d'essence iri-

descentes aux couleurs de l'arc-en-ciel. Ils rêvent d'archipels grecs, d'ifs gracieux, d'un Olympe aux immenses colonnes blanches, de dieux et de déesses terribles mais bienveillants venus les sauver du pâle de la vie. La rage au ventre, comme la lave prisonnière d'un volcan, ils essaient tant bien que mal d'embrasser la vastitude du projet, oui, ils veulent bien, mais lequel ? Quelle tâche est ici-bas assez noble pour mériter qu'on s'y attaque avec joie, avec griffes ? Ils regardent, scrutent. L'horloge de la Molson ne leur répond rien, sauf que le temps file. *Je te salue, vieil océan !*

Ils ne trouvent plus sur leur chemin un seul caillou, une seule brique qui n'ait été souillée par autrui, ils ne rencontrent sur la route pas un seul bipède à la langue bien pendue et portant beau à qui accorder sa confiance, sa pureté. En manque de chaleur, comme des ours qui hibernent de force, ils se collent, mais ils désespèrent de s'aimer. Ce sont presque des hommes, quasiment des femmes, toujours des enfants, encore des adolescents, mal dans leur peau qu'ils ont en trop. Ils ont mauvaise haleine à force d'angoisse, de cynisme, d'amertume. De leurs bouches sortent des florilèges de consonnes et de syllabes aux sonorités bâtardes. *Moignon, moignon, moignon ! Oueillon ! Oueillon don ! Fumier ! Shit ! Ah stextra ! Stexcellent ! C'est la ruine des babines ! Sapa dalure ! Fuck, qui manchent da marde !*

Ils sont tout droit sortis de films de Godard, ceux en noir et blanc, les meilleurs, ceux où triomphe une certaine naïveté et où il était possible de lire pendant des journées entières des romans de Jack London la fenêtre ouverte parce qu'il y avait si peu de voitures dans les rues de Paris. Ils sont aussi réchap-

pés des pires films de cul québécois, ces films grivois pas possibles aux couleurs psychédélics d'avant la crise du pétrole, où tout était douteux, les jokes, les vêtements, les coupes de cheveux, les sentiments. La diaphane Anna Karina rencontre les frères Pilon. *De la tendresse ! Vite ! Une goutte ! Je brûle ! J'ai comme tout le dedans gelé, comme du frimas qui me griffe dans toutes les veines. J'veux d'amour ! J'veux d'amour ! En enfer, quand j'suis d'ssous la table, plus r'gardable, plus parlable, à quatre pattes, à quatre heures du matin ! J'veux d'amour ! Moi quelqu'un qui m'aime d'amitié, il m'insulte, il méécœure. S'il est pas capable de m'aimer plus que ça, qu'il m'aime tranquille.*

Ils sont terriblement assoiffés, oui, mais de quoi ? Ils boivent des tasses de rhum and Coke, de gin tonic, des bières grosses, des bières petites, des froides, des chaudes, des tequila sunrise aussi, pendant d'interminables après-midis de juillet tellement ensoleillés que ça fait mal aux yeux et qu'on est donc mieux enterrés dans des bars-salons miteux. Du jukebox, Nanette hurle dans la pénombre de la piste de danse déserte. *Call girl, à votre service, Call girl, pour le rêve ou le vice.* La vie est plus tolérable lorsqu'elle est ainsi bue à petites lampées, les glaçons tintinnabulant sur les bords du verre comme les clochettes d'un carillon déglingué.

À l'heure où le soleil décline, où la fureur du jour s'apaise enfin, où les couleurs s'étiolent pour le repos de l'âme et l'arrivée du noir, au moment où les enfants s'échappent de l'école et de l'adulterie, eux ne peuvent rentrer chez eux, ils n'en ont plus. Oh, il y avait bien jadis, à la campagne, la maison familiale. Aujourd'hui, la campagne, c'est où ? Nulle part, trop loin, pas de char. La famille, c'est qui déjà, ça mange quoi aux enterrements ? Leur chambre à louer d'antan dans le Vieux-Montréal a été démolie pour faire place à un gros rien éclairé jour et nuit. Retourner faire la révolution dans le cocon qui faisait face au parc Jeanne-Mance, là où ils se croyaient à l'intérieur du soleil, de la neige, est inimaginable. Cet espace grandiose à force de vide s'est transformé en appartements hors de prix aux boiseries laquées et aux planchers vernis que seuls peuvent s'offrir des professeurs de littérature de McGill ou de l'Université de Montréal. Ces éternels faux jeunes qui, dans leur jeunesse, plutôt que de vivre à fond un quotidien dissolu, ont eu la sagesse de pondre des thèses savantes aux trop nombreux renvois en bas de page sur eux, ces perdus qui n'en verront jamais le bout, sur leurs faits et gestes à eux, sur leurs us et coutumes à eux, leurs névroses obsessionnelles et morbides à eux. Ces professeurs enseignent leur désespoir et leur spleen à des hordes d'étudiants romantico-gothiques, eux aussi perdus, eux aussi apatrides, qui eux non plus n'en verront jamais le bout.

Alors, par dépit, faute de mieux, parce qu'il le faut, pas le choix, c'est ça qui est ça, *Ahouignahan ! Changez de côté, vous vous êtes trompés*, Mille Milles et Chateaugué, André et Nicole, Ines Pérée et Inat Tendu, Roger et Sophie, Bernard et Mimi, et la menue Colombe Colomb crèchent dans un minuscule trois et demie dans le demi-sous-sol humide du chic bloc à appartements Clairview de pas-tout-à-fait-la-banlieue-pas-tout-à-fait-la-campagne de Verdun, LaSalle, Ville-Émard, Montréal-Nord ou Pointe-aux-Trembles. Dans le hall d'entrée qui sent en permanence le hamburger

steak du voisin qu'on n'a jamais vu et qu'on ne verra jamais, seulement entendu ses pets, ses rots et la bande très sonore des films pornos qu'il écoute au petit-déjeuner, des dizaines et des dizaines de Publisac débordants de coupons rabais pour les trous de beignes du Dunkin Donuts et les quarts-cuisse-salade-de-chou-crèmeuse-ou-traditionnelle du *Pout-pout-pout que désirez-vous ?* Le Clairview est leur purgatoire permanent, leur terrier, leur cellule, leur caverne, leur punition habitable, poêle et frigidaire inclus, pour avoir échoué, raté, fouéré, pas compris comment ça marche tout ça, toute cette chanson de geste là, toute cette vente de feu qui ne veut pas s'éteindre. *Tag ! Je t'ai donné la tag mais c'est pas moi qui l'avais, AHAAH ! TAG !!*

Mille Milles et Chateaugué, André et Nicole, Inès Pérée et Inat Tendu, Roger et Sophie, Bernard et Mimi, et la menue Colombe sont assis sagement dans ce qui est appelé un salon, on se demande bien pourquoi, sur un hide-a-bed carreauté, légèrement défoncé, aux couleurs butterscotch, vert olive et plomberie rouillée. Ce triste hide-a-bed ressemble à un complet-veston acheté au Roi de l'habit trop porté par un agent d'assurances mort d'un cancer du poumon il y a quarante ans, alors qu'on pouvait librement fumer partout, dans le char, au restaurant, à l'hôpital, dans l'ascenseur. La grosse vie sale.

Là, c'est le silence, ou presque.

Réjean est parti.

Il y a le morne ronron du réfrigérateur Kelvinator.

Il y a le morne ronron de la fan de la salle de bain parce que Roger vient d'aller faire ses besoins.

Il y a le morne cillement du néon de la cuisine qui éclaire trop tout, tout le temps.

Pas de télé.

Elle est éteinte.

Pas de radio.

Elle est éteinte.

Pas de musique provenant d'un quelconque système de son.

Il ne fonctionne plus.

Pus d'aiguille, pus de batterie, le piton du *tape* cassette est pété, le faisceau du rayon laser du lecteur CD est dérégulé.

Ils n'ont pas Netflix, HBO, Spotify, *La Presse* +, pas de laptop ni de iPhone de la plus vieille génération qui soit.

Ils ne savent pas comment ça marche, comment s'abonner, avec quelle carte de crédit pas périmée payer.

Ils ne sont pas sur Facebook, Instagram, Tinder. Qui voudrait être leurs amis, leurs followers, leurs kicks, eux qui dorénavant ont des faces pus de face, des corps pus de corps, pus de muscles, pus de nerfs, pus de squelette, juste des enveloppes molles de poils et de peau ?

Dans le demi-sous-sol, c'est encore et toujours le quasi-silence.

Et les trois ronrons.

Frigidaire, fan, néon.

Réjean est parti. Ils sont perdus. ■